

# LES ENARRATIONES IN PSALMOS

## DE SAINT AUGUSTIN

L'IDYLLE A COMMENCÉ...

... à Cassiciacum en l'an de grâce 386. Dans ses *Confessions*, saint Augustin (354-430) raconte sa rencontre avec les Psaumes : ce sera l'amour de toute sa vie.

« Quels élans, mon Dieu, m'emportaient vers vous, en lisant les psaumes de David, cantiques fidèles, hymnes de piété qui bannissent l'esprit d'orgueil ; novice à l'amour pur, je partageais les loisirs de ma retraite avec Alypius, catéchumène comme moi, et avec ma mère, qui ne pouvait me quitter, femme ayant la foi d'un homme, et, avec le calme de l'âge, la charité d'une mère, la piété d'une chrétienne.

« De quels élans m'emportaient vers vous ces psaumes, et de quelle flamme ils me consumaient pour vous ! Et je brûlais de les chanter à toute la terre, s'il était possible, pour anéantir l'orgueil du genre humain ! Et ne se chantent-ils pas par toute la terre ? et qui peut se dérober à votre chaleur (Ps. XVIII, 7) ?

« Quelle violente et douloureuse indignation m'exaltait contre les Manichéens, et quelle commisération m'inspiraient leur ignorance de ces mystères, de ces divins remèdes, et le délire de leur fureur contre l'antidote qui leur eût rendu la raison ! J'eusse voulu qu'ils se fussent trouvés là, près de moi et m'écoutant à mon insu, observant et ma face et ma voix, quand je lisais le psaume quatrième, et ce que ce psaume faisait de moi : "Je vous ai invoqué, et vous m'avez entendu, Dieu de ma justice ; j'étais dans la tribulation, et vous m'avez dilaté ; ayez pitié de moi, Seigneur, exaucez ma prière." Que n'étaient-ils là, m'écoutant, mais à mon insu, pour qu'ils n'eussent pas lieu de croire que ce fût à eux que s'adressaient tous les traits dont j'entrecoupais ces paroles ! Et puis j'eusse autrement parlé, me sentant écouté et vu ; et, quand j'eusse parlé de même, ils n'eussent pas accueilli ma parole comme elle partait en moi et pour moi, sous vos yeux, de la tendre familiarité du cœur. » [Saint Augustin, *Confessions*, IX, iv, 8]

Et plus loin, saint Augustin nous fait assister à la naissance du chant systématique des psaumes en Occident :

« L'Église de Milan venait d'adopter cette pratique consolante et sainte, ce concert mélodieux où les frères confondaient avec amour leurs voix et leurs cœurs. Il y avait à peu près un an, Justine, mère du jeune empereur Valentinien, séduite par l'hérésie des Ariens, persécutait votre Ambroise. Le peuple fidèle passait les nuits dans l'église, prêt à mourir avec son évêque, votre serviteur. Et ma mère, votre servante, voulant des premières sa part d'angoisses et de veilles, n'y vivait que d'oraisons. Nous-mêmes, encore froids à la chaleur de votre Esprit, nous étions frappés de ce trouble, de cette consternation de toute une ville. Alors, pour préserver le peuple des ennuis de sa tristesse, il fut décidé que l'on chanterait des hymnes et des psaumes, selon l'usage de l'Église d'Orient, depuis ce jour continué parmi nous, et imité dans presque toutes les parties de votre grand bercail. » [Saint Augustin, *Confessions*, IX, vii, 15]

### LES PSAUMES

Les *Psaumes* (hébr. *louanges* ; gr. *psalmos*, chant avec la lyre) désignent le recueil des poèmes sacrés et inspirés par Dieu qui ont fini par former la partie principale du culte hébraïque.

Le *livre des Psaumes*, appelé *Psautier*, a la prééminence sur tous les livres de l'Ancien Testament. Notre-Seigneur en a récité et chanté les formules sacrées. L'Église l'a introduit dans

ses chants et ses offices liturgiques. Les moines le chantent sans cesse à l'office choral, dont ils forment le fonds et l'élément principal. Le prêtre, dans le bréviaire, le récite en entier au cours de la semaine. Le fidèle pour sa piété ne peut trouver de plus belles prières. La connaissance et l'étude des Psaumes est donc utile à tous, indispensable à beaucoup. Saint Jérôme conseille même d'apprendre de mémoire tout le Psautier.

Il y a 150 psaumes. Entre l'hébreu et la Vulgate qui s'appuie sur les Septante, il existe une différence de numérotation. Du psaume 1 au psaume 8 inclus, il n'y a pas de différence. Le psaume 9 de la Vulgate se divise en 9 et 10 dans la version hébraïque. Du psaume 10 (Vulgate) ou 11 (hébreu) au psaume 145 (Vulgate) ou 146 (hébreu), il y a un numéro de décalage : il faut ajouter 1 pour passer de la Vulgate à l'hébreu. Ainsi, par exemple, le célèbre psaume *Miserere* de David est le 50 (Vulgate) ou 51 (hébreu). À l'intérieur de cette plage de décalage d'un numéro, il y a un bref accroc : le psaume 113 de la Vulgate se divise en 114 et 115 dans l'hébreu, et les psaumes 114 et 115 de la Vulgate forment le 116 de l'hébreu. Le décalage prend fin au psaume 147 de l'hébreu, qui correspond aux psaumes 146 et 147 de la Vulgate. Enfin, du psaume 148 au psaume 150, la numérotation est la même.

RÉPONSE DE LA COMMISSION BIBLIQUE DU PREMIER MAI 1910  
SUR L'AUTEUR ET LA DATE DE RÉDACTION DES PSAUMES

332. *Dubium 1* : Les appellations « Psaumes de David », « Hymnes de David », « Livre des Psaumes de David », « Psautier davidique », qui ont été utilisées dans des collections anciennes et aux premiers conciles pour désigner le livre des cent cinquante Psaumes de l'Ancien Testament, comme aussi l'opinion de plusieurs Pères et docteurs qui ont soutenu que tous les Psaumes du Psautier doivent être attribués au seul David, ont-elles une importance telle qu'on doit considérer David comme l'unique auteur de la totalité du Psautier ?

Réponse : NON.

333. *Dubium 2* : La concordance entre le texte hébreu et le texte grec d'Alexandrie et d'autres versions anciennes, permet-elle d'affirmer à bon droit que les titres des Psaumes qui précèdent le texte hébraïque sont plus anciens que la traduction dite des Septante, et que par conséquent ils proviennent, sinon directement des auteurs des Psaumes eux-mêmes, du moins d'une tradition juive ancienne ?

Réponse : OUI.

334. *Dubium 3* : Les titres des Psaumes précités, témoins de la tradition juive, peuvent-ils raisonnablement être mis en doute lorsqu'il n'y a pas de raison importante à l'encontre de leur authenticité ?

Réponse : NON.

335. *Dubium 4* : Si on considère les témoignages de la sainte Écriture, qui ne sont pas rares, concernant le talent naturel, éclairé par le don gracieux de l'Esprit Saint, qu'avait David de composer des chants religieux, les dispositions établies par lui pour le chant liturgique des Psaumes, le fait que les Psaumes lui sont attribués aussi bien dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau et dans les titres qui depuis longtemps sont placés avant les Psaumes, ainsi que l'accord des juifs, des Pères et des docteurs de l'Église, est-il raisonnablement possible de nier que David est l'auteur principal des chants du Psautier, ou au contraire, d'affirmer qu'un petit nombre seulement de chants doivent être attribués à ce même chantre royal ?

Réponse : NON pour les deux parties.

336. *Dubium 5* : Est-il possible en particulier de nier l'origine davidique de ces Psaumes qui dans l'Ancien et le Nouveau Testament sont cités expressément sous le nom de David, et parmi lesquels il faut mentionner surtout le Psaume 2 : « Pourquoi les nations ont-elles tremblé ? » ; le Psaume 15 « Gardez-moi Seigneur » ; le Psaume 17 : « Je veux vous aimer, Seigneur, ma force » ; le Psaume 30 : « Heureux ceux dont les iniquités ont été remises » ; le Psaume 68 : « Ô Dieu, sauvez-moi » ; le Psaume 109 : « Le Seigneur dit à mon Seigneur » ?

Réponse : NON.

337. *Dubium 6* : Est-il possible d'admettre l'opinion de ceux qui affirment que parmi les Psaumes du Psautier il en est certains qui ont pour auteur David ou d'autres et qui, pour des raisons liturgiques ou musicales, du fait de la fatigue des scribes ou pour d'autres raisons encore, ont été divisés en plusieurs ou réunis en un ; et de même qu'il est d'autres Psaumes, comme le *Miserere*, qui pour être mieux adaptés aux circonstances historiques ou aux festivités du peuple juif, ont été légèrement retravaillés ou modifiés, par la suppression ou l'addition de l'un ou l'autre verset, étant sauve cependant l'inspiration du texte sacré tout entier ?

Réponse : OUI pour les deux parties.

338. *Dubium 7* : Est-il possible de soutenir comme vraisemblable l'opinion de ceux des auteurs récents qui, s'appuyant seulement sur des indices internes ou par une interprétation moins juste du texte sacré, se sont efforcés de démontrer qu'un nombre assez important de Psaumes a été composé après les époques d'Esdras et de Néhémie, ou même à l'époque des Maccabées ?

Réponse : NON.

339. *Dubium 8* : Étant donné les témoignages multiples des livres saints du Nouveau Testament et l'accord unanime des Pères, ou aussi ce que disent des auteurs du peuple juif, faut-il reconnaître plusieurs Psaumes prophétiques et messianiques qui ont prédit la venue, le Règne, le sacerdoce, la Passion, la mort et la Résurrection du Libérateur à venir ; et pour cette raison faut-il rejeter absolument l'opinion de ceux qui mettent en cause le caractère prophétique et messianique des Psaumes, et qui limitent ces oracles relatifs au Christ à la seule prédiction du sort futur du peuple élu ?

Réponse : OUI pour les deux parties.

Le roi David est donc l'*auteur principal* du psautier qui porte son nom. Les psaumes composés par David, le premier des psalmistes, sont du x<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. On ne peut préciser la date des autres psaumes. Beaucoup sont antérieurs à la captivité ; certains ont été composés durant l'exil – le psaume cxxxvi par exemple : *Super flumina Babylonis*.

Le Psautier, sous forme d'hymnes<sup>1</sup> et avec de pieux accents, renferme des considérations dogmatiques, morales, prophétiques, et même historiques. Le poète sacré chante les attributs de Dieu, sa puissance, sa miséricorde, sa justice, sa fidélité dans les promesses. Les cris de détresse, qui jaillissent de son âme éprouvée, deviennent les cris de détresse de l'humanité souffrante. Au nom de celle-ci, il supplie le Très-Haut de répondre aux vœux de l'humilité, de la confiance et du repentir.

---

<sup>1</sup> Le mot *hymne* est masculin lorsqu'il désigne le chant d'une communauté (*un* hymne national) ou un chant profane (*un* hymne grec, *un* bel hymne à la beauté de la nature) et féminin quand il signifie un chant liturgique de louange à Dieu (*la* belle hymne des Vêpres de l'Avent *Creator alme siderum*).

Par leurs sublimes expressions, les psaumes sont capables « d'émouvoir le cœur de Dieu » et d'attirer ses bienfaits. C'est pour ce motif que, dans sa liturgie, l'Église catholique leur a donné une place prépondérante.

La perfection littéraire des psaumes, due à l'élévation des pensées et des sentiments, surpasse les plus belles productions de l'esprit de toute la distance de l'humain au divin. Aucune poésie ne s'est élevée aux élans de foi, de piété et d'amour Dieu qui distinguent les vers davidiques. On remarque en ceux-ci, à un haut degré, tous les caractères de la vraie poésie judaïque : rythme, parallélisme, strophe, refrain.

On appelle *psaumes messianiques* ceux qui concernent plus particulièrement le Messie. Ils prédisent son avènement, son règne, son sacerdoce, sa passion, sa mort et sa résurrection. Leur application au Messie, au double sens littéral et figuré, a été faite authentiquement par Notre-Seigneur, les Apôtres, les saints Pères, les exégètes et les docteurs juifs.

Certains annoncent et décrivent l'avènement et le règne : « *Quare fremuerunt gentes ?* Pourquoi les nations s'agitent-elles en tumulte ? » (Ps. II, 1) ; « Dieu m'a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. Demandez, et je vous donnerai les nations pour héritage » (Ps. II, 7-8).

Ces paroles de David sont chantées à Noël et aux fêtes de Notre-Seigneur. Elles nous apprennent que Jésus-Christ a reçu de Dieu le Père le pouvoir de vaincre ses ennemis coalisés et de régner sur toutes les nations. Elles prédisent la catholicité de l'Église.

D'autres annoncent la royauté et le sacerdoce (Ps. CIX) : « *Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis :* Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite » ; « Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech... Le Seigneur est Juge parmi les nations. »

C'est l'union de Jésus-Christ avec son Église qui est annoncée dans le Ps. XLIV : « *Eruclavit cor meum verbum bonum :* Vous êtes le plus beau des fils de l'homme... C'est pourquoi Dieu vous a béni pour toujours... Votre trône, ô Dieu, est établi pour toujours... La reine est à votre droite, parée de l'or d'Ophir ».

La Passion de Notre-Seigneur emplit souvent le chant des Psaumes, en particulier le Psaume XXI : « *Deus, Deus meus, respice in me : quare me dereliquisti ?* Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » ; « Et moi, je suis un ver, et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple » ; « Ils ont percé mes pieds et mes mains, je pourrais compter tous mes os » ; « Ils se partagent mes vêtements, ils tirent au sort ma tunique. »

La Résurrection de Jésus-Christ est elle aussi présentée dans le Psaume XV : « *Conserua me, Domine...* Mon corps lui-même repose en sécurité. Car vous ne livrez pas mon âme au séjour des morts, vous ne permettrez pas que celui qui vous aime voie la corruption. Vous me ferez connaître le sentier de la vie. »

Ce passage est cité textuellement par saint Pierre comme prophétie davidique de la résurrection de Jésus-Christ (Act. II, 31). Saint Paul mentionne la réalisation de cette même prophétie (Act. XIII, 35, 37).

#### LES ENARRATIONES DE SAINT AUGUSTIN

Saint Augustin est le seul Père de l'Église qui ait laissé un commentaire du psautier tout entier – le seul des saints (et donc vrais) Pères de l'Église : car on trouve des commentaires plus ou moins complets d'Origène, d'Eusèbe de Césarée, de Didyme l'Aveugle et de Théodore de Mopsueste.

Ce commentaire de saint Augustin est très abondant puisque certains psaumes sont commentés plusieurs fois : la palme revient au psaume CXVIII qui fait l'objet de trente-deux expositions.

En fait, le mot *commentaire* est peut-être trop précis pour désigner tout un ensemble un peu hétéroclite qui tient en deux volumes de la Patrologie de Migne. C'est Érasme qui a donné le nom général de *Enarrationes in psalmos* aux sermons qu'a prononcés ou aux explications qu'a écrites saint Augustin à partir du texte des cent cinquante psaumes : c'était leur donner une unité qu'ils n'ont pas, c'était laisser croire à un dessein prémédité là où il n'y a eu bien souvent que sermon de circonstance et volonté d'instruire ou d'exhorter plus que de commenter.

Saint Augustin ne s'est pas assis un beau jour à sa table pour rédiger un commentaire des psaumes, se soustrayant à toutes ses nombreuses obligations, pour ne s'en lever que lorsqu'il l'aurait achevé. Cela fut une œuvre dont l'élaboration complexe a pris au moins vingt-cinq ans, et a coïncidé avec la rédaction de très nombreuses autres œuvres, dont plusieurs de ses chefs-d'œuvre. Nous savons par une de ses lettres qu'il lui est arrivé d'interrompre l'écriture de son *De Trinitate*, pour dicter des explications de psaumes qu'il jugeait plus urgentes. Quand bien même il aurait eu, dès le départ, le dessein de commenter tous les psaumes – ce qu'il fut le premier à faire – un tel dessein ne pouvait être qu'une simple espérance plombée par l'incertitude du temps et de l'avenir. Mais en fait, c'est une œuvre arrachée feuille par feuille à une occupation écrasante, à des luttes incessantes, à des livres concurrents qui mangeaient son temps.

Cette origine « éclatée » a produit l'extrême variété des commentaires. Certains sont directement oraux ; ils sont des sermons prononcés en des temps, des lieux et des circonstances très divers, et qui en portent la trace : saint Augustin s'excuse de sa voix fatiguée, ou s'inquiète de la fatigue de son public au bout d'une longue explication, il évoque la chaleur de la basilique où il parle ou répond explicitement aux réactions de son auditoire... L'espace d'un instant, on croit être son auditeur direct, et c'est bien charmant. D'autres commentaires sont dictés à loisir, ou rédigés à tête reposée et ne présentent pas alors le même caractère ni le même style. On y trouve la splendeur d'un Augustin écrivain de génie, et non plus la vie directe d'un Augustin orateur. Mais prononcés ou rédigés, brefs ou longs, simples ou approfondis, ces commentaires ont toujours un destinataire concret – ce qui rend très facile la lecture faite comme s'ils nous étaient personnellement adressés.

Outre l'édition Migne, le texte latin des *Enarrationes* a été publié en trois volumes chez Brepols, par D. E. Dekkers & J. Fraipont (*Corpus Christianorum. Series Latina* Turnhout, 1956).

Un site internet italien (<http://www.augustinus.it/latino/index.htm>) donne accès à l'édition numérique des œuvres complètes de saint Augustin.

Il n'existe que deux traductions françaises intégrales : celle de Poujoulat et Raulx (Guérin, Bar-le-Duc, 1872) qui fait partie des Œuvres complètes en 17 volumes (1864-1873) et une autre parue chez Vivès (*Œuvres complètes de Saint Augustin, évêque d'Hippone*, traduites en français et annotées par MM. Péronne, Écalle, Vincent, Charpentier en 34 volumes ; français avec latin en note, Paris 1869-1878). La première de ces traductions a été récemment republiée par Jean-Louis Chrétien sous la direction de Maxence Caron (*Discours sur les psaumes*, 2 volumes, Le Cerf, Paris 2007). D'amples extraits ont pris place dans *Les Plus belles homélies de saint Augustin sur les psaumes*, choisies et traduites par le chanoine G. Humeau, Paris, Beauchesne, 1947.

Ce qui frappe le plus, c'est que ces commentaires de prières sont eux-mêmes prière, et que la langue de saint Augustin est profondément marquée par sa fréquentation assidue et approfondie des psaumes : ils en sont devenus comme le substrat inconscient, la trame sous-jacente. Saint Augustin écrit et parle comme il prie : avec le même cœur, les mêmes mots, la même langue. *La Cité de Dieu* en est une permanente illustration.



Manuscrit des VI-VIII<sup>e</sup> siècles en onciales et semi-onciales  
Bibliothèque municipale de Lyon

Outre leur « consubstantialité » avec la prière évoquée plus haut, ces *Enarrationes* sont très remarquables par leur richesse et leur diversité. Saint Augustin y déploie un génie sans pareil et fait sonner toutes les cordes de la sainte Écriture et leur faire chanter une somme de doctrine dogmatique et spirituelle.

Elles n'ont pas eu que des admirateurs. Un lecteur des plus critiques fut saint Jérôme qui, avec sa rude franchise habituelle, écrivait dans sa lettre CV à l'évêque d'Hippone :

« Vous ajoutez que, s'il y a quelque chose dans vos écrits qui me fasse de la peine, ou que je veuille corriger, vous êtes tout prêt à vous soumettre à ma censure; vous me priez même de le faire, en m'assurant que vous en serez satisfait. Je vous dis de nouveau ce que je pense, vous provoquez un vieillard, vous harcelez un homme qui se tait, vous paraissez faire ostentation de votre savoir. Mais il me siérait mal, à mon âge, de témoigner quelque chagrin contre une personne dont les intérêts me doivent être chers.

« Au reste, si l'Évangile et les prophètes ne sont pas à l'abri de la censure des hommes corrompus, devez-vous vous étonner qu'on trouve quelque chose à reprendre dans vos écrits, et surtout dans ceux où vous expliquez l'Écriture sainte, qui est remplie de difficultés? Ce n'est pas que j'aie trouvé dans vos ouvrages quelque chose digne d'être censuré, car je ne les ai jamais lus; ils sont même assez rares ici. Nous n'avons que vos *Soliloques* et quelques *Commentaires* que vous avez composés sur les psaumes; et si je voulais en faire la critique, je pourrais aisément vous prouver que, dans l'explication des saintes Écritures, vous n'êtes nullement d'accord, je ne dis pas avec moi, qui ne suis rien, mais avec les anciens interprètes grecs. Adieu, mon très cher ami; vous êtes mon fils par l'âge, et mon père par votre dignité. Je vous prie surtout, quand vous m'écrirez, de faire en sorte que je reçoive vos lettres le premier. »

Ce désaccord que note saint Jérôme – et qui le chagrine – montre bien que le dessein premier de saint Augustin n'était point de faire un commentaire complet et en forme, mais de se servir des psaumes comme base d'instruction du peuple confié à ses soins. Ce but rend compte aussi de l'extrême diversité (apparente) des points de vue auquel se place le saint.

Cette diversité n'est qu'apparente, en ce sens que saint Augustin lit la sainte Écriture de façon chrétienne (et donc réelle, vraie) : comme tous les Pères, et avec grande intensité, il la lit dans la lumière de Jésus-Christ ; dans la lumière de l'événement qui est le centre de l'histoire du monde, l'Incarnation du Verbe de Dieu, sa mort et sa résurrection. C'est dans la clarté du matin de Pâques qu'il ouvre pour les méditer les pages de la Bible tout entière : tout comme Jésus-Christ est l'*alpha* et l'*oméga* de la Création dans son ensemble, il est l'*alpha* et l'*oméga* de la sainte Écriture et de sa compréhension. Raconté, prophétisé, préfiguré, symbolisé, le Christ y est et y vient de partout, de façon manifeste, discrète ou secrète. Ce qui fait communiquer, en effet, toutes les pages de la Bible avec toutes les autres, ce n'est pas seulement d'avoir le même auteur principal (le Saint-Esprit), ce n'est pas d'appartenir au même ensemble canonique, c'est d'avoir *le même centre de gravité*, d'où vient à chaque énoncé sa station, sa structure et son poids.

Jésus-Christ vit en son Corps mystique, la sainte Église, l'assemblée organisée et hiérarchisée des fidèles dont il est la tête. Et donc tout ce qui, dans les psaumes, est dit du Christ est dit aussi de son Église : sa divinité, sa nécessité, ses combats, ses souffrances, l'opposition du monde et de l'hérésie, sa glorification etc. Cela rend extrêmement vivant le commentaire des psaumes : saint Augustin, ses auditeurs ou ses lecteurs, chacun d'entre nous y est partie prenante ; c'est d'autant plus vrai qu'il y a entre nous une « communion de misère » qu'il sait si bien décrire, avec une grande finesse psychologique... et une certaine expérience !

En outre, saint Augustin admet et « vit » la superposition des différents sens de la sainte Écriture. Et il met en lumière le sens littéral et les différents sens spirituels qui sont particulièrement présents dans les psaumes.

« La loi ancienne est une figure de la loi nouvelle, et la loi nouvelle elle-même, ajoute saint Denys, est une figure de la gloire à venir ; en outre, dans la loi nouvelle, ce qui a lieu dans le chef est le signe de ce que nous-mêmes devons faire. Donc, lorsque les réalités de la loi ancienne signifient celles de la loi nouvelle, on a le sens allégorique ; quand les choses réalisées dans le Christ, ou dans ce qui signifie le Christ, sont le signe de ce que nous devons faire, on a le sens moral ; pour autant, enfin que ces mêmes choses signifient ce qui existe dans la gloire éternelle, on a le sens anagogique » (saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, I<sup>a</sup> q. 1 a. 10).

On trouve donc chez saint Augustin des commentaires historiques, moraux, allégoriques (tant pour Jésus-Christ que pour l'Église), anagogiques et même personnels.

Par exemple le sermon sur le psaume III évoque la circonstance historique de la composition du psaume (David fuyant Absalon) puis l'applique à Jésus-Christ qui fait face à Judas, à l'Église qui triomphe de ses persécuteurs, et à l'âme chrétienne qui triomphe de ses passions.

Il y a deux commentaires sur le psaume XXI. Dans le premier discours saint Augustin expose le sens des paroles de David relatives à la passion, les insultes des Juifs, le crucifiement, le partage des vêtements de Jésus-Christ ; puis les effets de l'Eucharistie. Dans le second discours, il s'applique à démontrer contre les Donatistes le règne universel de Jésus-Christ, qu'ils veulent scinder et restreindre à leur parti.

À l'occasion du psaume XLI, saint Augustin retrace en toile de fond son itinéraire spirituel. Le cerf altéré c'est lui – non pas seul, mais parmi les membres de l'Église, qui sont les fils de Coré ou du Calvaire. Le désir de la vie éternelle est semblable aux mœurs des cerfs qui sont agiles, qui tuent les serpents, ce qui leur occasionne une grande soif, qui se soulagent mutuellement du fardeau de leur tête. Le cerf du psaume se nourrit de ses larmes, quand on lui dit : « Où est ton Dieu ? » Il le trouve dans les régions spirituelles de la méditation, en s'élevant jusqu'aux saintes harmonies qui lui font désirer le ciel. Il s'afflige d'être encore ici-bas, il s'effraie des abîmes. Il veut aller au ciel par l'espérance, par l'humilité et surtout par la prière, qui est le meilleur des sacrifices.

On trouve beaucoup d'évocations du martyr et d'encouragements au témoignage de la foi, dût-on verser son sang pour le sceller. Ainsi dans le commentaire du psaume cxv qui affirme que prêcher Jésus-Christ nécessite de conformer ses mœurs à la foi : autrement on aurait la vérité à la bouche, le mensonge dans le cœur ; c'est encourir la réprobation. D'autres croient sans prêcher, retiennent le talent sans le faire fructifier, et sont aussi réprouvés. Le fidèle serviteur croit et prêche ; sa parole lui vaut de nombreuses persécutions sans que la vérité en souffre aucune atteinte. Dans son extase il a compris qu'il ne pouvait compter sur lui-même, parce que l'homme est menteur et que Dieu seul peut donner la vérité. Mais que rendra-t-il au Seigneur en échange de cette vérité ? Ce qui vient de lui, le calice du salut, ou la force de souffrir. De lui-même il n'est que l'esclave, mais en servant de bonne volonté, il devient le fils de la Jérusalem libre, ou de l'Église. Alors il se glorifie en Dieu qui a brisé ses liens ; il s'offre lui-même au milieu de cette Jérusalem ou de l'Église répandue par toute la terre, comme le prouve le psaume suivant : Peuples, célébrez tous les louanges du Seigneur, qui demeure ferme dans ses promesses comme dans ses menaces.

Un sujet récurrent dans les homélies est la gloire du Ciel dans l'espérance de laquelle nous devons vivre ici-bas. La Jérusalem céleste est sans cesse en filigrane et saint Augustin de laisse porter par cette évocation. Ainsi la teneur de son commentaire du psaume cxxxvi : Babylone et Jérusalem sont confondues ici-bas, et seront séparées au dernier jour. Cependant nous ne pouvons louer le Seigneur qu'en Sion dont le souvenir fait couler nos larmes sur les fleuves de Babylone, ou sur tout ce qui est passager comme le fleuve, gloire, éclat, richesses. Asseyons-nous ; c'est-à-dire, humiliions-nous, sans nous confier au courant, et fussions-nous heureux selon Babylone, aspirons à Sion, où notre joie sera éternelle.

Nos harpes sont les saintes Écritures ; le saule est un arbre stérile, comme ces mondains à qui nous ne saurions parler de religion ; y suspendre nos harpes, c'est garder le silence avec eux. Mais Babylone c'est la captivité, et le Christ nous rachetés, comme le bon Samaritain soulagea l'homme que des voleurs avaient laissé à demi mort sur le chemin de Jéricho. Ces voleurs sont le diable et ses anges, lui qui entra dans le cœur de Judas, comme il entre en ceux qui lui ouvrent leur cœur par les désirs de la chair, qui ne voient le bonheur que dans la satisfaction des sens, mais ne comprennent point renoncement volontaire, ne le voient point pratiquer chez les chrétiens. Ils nous interrogent sur la religion, mais sans vouloir l'embrasser ; il faut alors suspendre nos harpes ; comment chanter sur la terre étrangère, ou à des hommes incapables de nous comprendre ? Tel était le riche qui interrogeait le Sauveur dans l'Évangile : Que ferai-je pour avoir la vie éternelle ? Vendez vos biens, donnez-en le prix aux pauvres. C'est là le cantique des riches ; celui des pauvres, c'est d'éviter les désirs insatiables.

Ces arbres pourront cesser d'être stériles ; alors nous parlerons. Cette main droite qui doit s'oublier, c'est la main des bonnes œuvres, qui tarissent quand nous oublions Jérusalem ; la gauche est celle des œuvres temporelles, et quand à nos aspirations vers le ciel se mêlent des aspirations terrestres, notre main gauche connaît les œuvres de la main droite. D'autres, donnant la préférence aux biens temporels, font de la droite la gauche, et deviennent étrangers à Jérusalem. Pour habiter, cette ville, ayons soif de la justice ; que notre langue soit muette si nous ne chantons ce qui est de Sion, si notre joie n'est plus la jouissance de Dieu. Quant aux fils d'Édom qui ont vendu leur droit d'aînesse, qui sont l'homme charnel, ils ne posséderont point le royaume de Dieu devenu le partage de Jacob qui donna la préférence aux biens spirituels, ils ont voulu nous détruire, Dieu les a soumis à l'esclavage. La fille de Babylone nous a persécutés par ses scandales ; bienheureux qui brisera les passions qu'elle a fait naître en nous contre la pierre qui est le Christ.

Enfin, nombreuses sont les exhortations morales. Voici le résumé de celle qu'il donne en partant du texte du psaume cxl : Les vérités du salut sont répétées sous des formes variées pour les soustraire à l'ennui. Aimer Dieu et son prochain, rien de plus simple que ce précepte, qui



renferme néanmoins la loi et les Prophètes, qui est tout le christianisme, qui vivifie, tandis que l'amour des méchants est une glu qui les perd.

Jésus-Christ est la fin de la loi, et l'objet de la loi c'est la charité émanant d'un cœur pur, ce qui fait qu'elle n'existe point chez les méchants. Or, aimer le prochain selon Dieu, c'est la vraie charité à laquelle se réduit toute l'Écriture, c'est-à-dire au Christ qui parle dans notre psaume. S'il y a quelque chose qui puisse paraître indigne de lui, cela s'applique à son corps qui lui est uni. C'est donc au nom de tous ses membres qu'il crie vers Dieu, surtout à son agonie, et que l'Église crie jusqu'à la fin du monde. Cette élévation des mains, comme le sacrifice du soir, c'est la mort de Jésus sur la croix et vers le soir : il parlait alors au nom des hommes dont Dieu s'était éloigné à cause de leurs péchés. Si donc il parle des péchés, parce qu'il s'en est fait la caution, qui d'entre ses membres se croira sans péché ? Il veut à sa bouche non une barrière, mais une porte, afin de confesser ses fautes ; de ne point chercher à les défendre, comme ceux qui se justifient eux-mêmes, comme le Pharisien, moins juste que la pécheresse. Cette malheureuse accuse ses fautes et ne les rejette pas sur Dieu, comme tant d'autres, comme les élus des Manichéens, qui rejettent leurs fautes sur la race ténébreuse, combinée avec la substance divine, d'où la créature dont ils sont une portion. Dès lors le mal en eux vient de cette race, et eux sont innocents. Ils craignent d'ouvrir la terre au moyen de la charrue, de peur de déchirer Dieu lui-même ; ils sont ainsi les sauveurs de Dieu. Le juste me réprimera dans sa miséricorde, c'est-à-dire par charité, et je n'écouterai point tes flatteries des pêcheurs, ma gloire sera dans le témoignage de ma conscience. Soyons sévères contre nous, afin que Dieu nous épargne, haïssons ce que nous avons mis en nous, et dès lors nous serons en partie justes parce que nous goûterons la loi de Dieu, et en partie pêcheurs, parce que nous ressentirons dans nos membres la loi de la chair. Essayons de nous réformer à l'image de Dieu ; châtons notre chair qui est pour nous comme une épouse, afin de la recevoir un jour purifiée et immortelle. Que les louanges des pêcheurs ne nous amollissent point, bientôt ils se prendront à dire : Remettez-nous nos dettes. C'est là que tout homme doit en venir, en évitant d'abord les fautes graves, puis les fautes journalières de la langue, puis enfin les imperfections dans la prière. Quant aux impies, que sont leurs sages comparés à la pierre ou au Christ, dont la parole prévaudra ; parole qui envoie les agneaux au milieu des loups, et ces agneaux sont morts à la suite de leur maître, et leur sang que l'on méprisait a fécondé l'Église. Quant à ceux qui ont manqué de courage, comme Pierre, ils en appellent à Dieu, mais ne l'accusent point et pleurent leur faute. Le Seigneur a prédit ces défaillances quand il a dit : Je suis seul jusqu'après mon passage, et après ce passage ou la Pâque, j'attirerai toutes choses à moi ; car le grain de froment sera tombé en terre pour y mourir, et alors il portera son fruit.

#### ENARRATIO IN PSALMUM DECIMUM

##### VULGATE

##### TRADUCTION FILLION

- |   |  |   |
|---|--|---|
| 1 | In finem. Psalmus David.   | Pour la fin, psaume de David.   |
| 2 | In Dómino confido : quómodo dicitis<br>ánimæ meæ : *<br>Trásmigra in montem sicut passer ?                                       | Je me confie au Seigneur ; comment dites-vous<br>à mon âme : Émigrez sur la montagne comme<br>un passereau ?  |
| 3 | Quóniam ecce peccatóres intendérunt<br>arcum, paravérunt sagíttas suas in<br>pháretra, *<br>ut sagíttent in obsúro rectos corde. | Car voici que les pêcheurs ont tendu leur arc ;<br>ils ont préparé leurs flèches dans leur carquois,<br>pour tirer dans l'ombre contre ceux qui ont le<br>cœur droit. |

- |   |  |   |
|---|--|---|
| 4 | Quóniam quæ perfecísti destruxerunt ; *<br>justus autem, quid fecit ?  | Car ce que vous aviez établi, ils l'ont détruit ;<br>mais le juste, qu'a-t-il fait ?  |
| 5 | Dóminus in templo sancto suo ; *<br>Dóminus in cælo sedes ejus.<br>Oculi ejus in pauperem respiciunt ; *<br>pálpebræ ejus intérogant filios hóminum. | Le Seigneur est dans son saint temple ; le<br>Seigneur a son trône dans le Ciel.<br>Ses yeux regardent le pauvre ; ses paupières<br>examinent les enfants des hommes. |
| 6 | Dóminus intérogat justum et ímpium : *<br>qui autem diligit iniquitátem, odit<br>ánimam suam.  | Le Seigneur examine le juste et l'impie ; or<br>celui qui aime l'iniquité hait son âme.   |
| 7 | Pluet super peccatóres láqueos : *<br>ignis et sulphur, et spíritus procellárum<br>pars cálicis eórum.   | Il fera pleuvoir des pièges sur les pécheurs ; le<br>feu, et le soufre, et le vent des tempêtes, sont la<br>part de leur calice.                                      |
| 8 | Quóniam justus Dóminus, et justítias<br>diléxit : *<br>æquitátem vidit vultus ejus.  | Car le Seigneur est juste, et il aime la justice ;<br>son visage contemple l'équité.  |

#### L'HÉRÉSIE EN FACE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

L'âme catholique et fidèle répond aux invitations de l'hérésie, que sa confiance est dans le Seigneur et non dans les hommes, tandis que l'hérésie se confie dans les mérites du ministre des sacrements. Le Seigneur, par une même parole, aveugle les méchants et sauve les justes.

« Pour la fin, psaume pour David. »

1. Ce titre n'a pas besoin d'être expliqué de nouveau, nous avons exposé suffisamment le sens de cette expression : « *In finem*, pour la fin »<sup>2</sup>. Voyons donc le texte du psaume, qui me paraît un chant contre les hérétiques. Ceux-ci, en effet, rappelant sans cesse avec exagération les fautes de plusieurs membres de l'Église, comme si, dans leurs sectes, tous les membres, ou du moins le plus grand nombre, étaient des justes, s'efforcent de nous détourner et de nous arracher des mamelles de l'Église, unique et véritable mère. Ils affirment que le Christ est parmi eux ; ils affectent de nous avertir, par intérêt pour nous et par charité, de passer dans leur parti pour y trouver Jésus-Christ, qu'ils se vantent faussement de posséder. On sait que dans ces dénominations allégoriques données par les Prophètes à Jésus-Christ, se trouve aussi celle de *Montagne*.

Il faut donc répondre à l'hérésie en lui disant : « Ma confiance est dans le Seigneur ; comment dites-vous à mon âme : Va sur la montagne, comme un passereau (*Id.* vers. 2) ? » Il n'est qu'une seule montagne en qui j'aie mis mon espoir ; pourquoi me dire d'aller à vous, comme s'il y avait plusieurs Christs ? Et si, dans votre orgueil, vous prétendez être cette montagne, j'avoue que je dois être ce passereau, et que mes ailes sont les forces et les préceptes de Dieu ; mais ces ailes m'empêchent de voler vers de semblables montagnes, et de reposer mon espoir en des hommes orgueilleux. J'ai un nid où je puis reposer, puisque ma confiance est dans le Seigneur. Car le passereau trouve une demeure (Ps. LXXXIII, 4), et le Seigneur est un refuge pour le pauvre (Ps. IX, 10). Ainsi, de peur qu'en cherchant le Christ chez les hérétiques, nous ne le perdions

<sup>2</sup> *Enarratio* in Ps. IV, 1. « Le Christ est la fin de la loi pour justifier tous ceux qui croiront en lui (Rom. x, 4) » ; mais cette fin a le sens de perfectionnement et non de destruction.

réellement, chantons avec la plus entière confiance : « Ma confiance est dans le Seigneur ; comment dites-vous à mon âme : Va sur la montagne comme le passereau ? »

2. « Voilà que les pécheurs ont bandé l'arc, ils ont rempli de flèches leur carquois, afin de tirer, dans l'obscurité de la lune, sur ceux qui ont le Cœur droit (Ps. x, 3) ». Vaines terreurs de ceux qui nous menacent de la colère des pécheurs, pour nous pousser dans leur parti, comme dans celui des justes. « Voilà », disent-ils, « que les pécheurs ont bandé l'arc ». Cet arc me paraît être l'Écriture, qu'ils interprètent dans un sens charnel, et qui ne leur fournit alors que des maximes empoisonnées. « Ils ont préparé leurs flèches dans leur carquois » ; c'est-à-dire, qu'ils ont préparé dans leurs cœurs, ces paroles qu'ils doivent nous lancer avec l'autorité des saintes Écritures. « Afin de tirer sur l'innocent dans l'obscurité de la lune » ; c'est-à-dire, qu'ils ont cru que la foule des hommes ignorants et charnels avait obscurci la lumière de l'Église, et qu'eux-mêmes ne pourraient être convaincus ; ainsi ils corrompent les bonnes mœurs par des discours pervers (Ps. x, 3). Mais à toutes ces terreurs nous répondrons : « Ma confiance est dans le Seigneur » (I Cor. xv, 33).

3. J'ai promis (*Enarratio* in Ps. VIII, n. 9), il m'en souvient, de considérer dans ce psaume comment la lune est une figure convenable de l'Église. Il y a deux opinions probables au sujet de la lune : savoir quelle est la véritable, c'est là ce qui est, selon moi, sinon impossible, du moins très difficile aux hommes. Si vous demandez d'où vient à la lune sa lumière, les uns répondent qu'elle a une lumière qui lui est propre, mais que son globe est moitié lumineux et moitié obscur, et qu'ainsi, dans sa révolution, la partie lumineuse se tourne peu à peu vers la terre, et devient visible ; c'est pourquoi elle nous apparaît d'abord comme un croissant. Car si vous prenez une sphère à moitié blanche, et à moitié noire, et que vous mettiez sous les yeux la partie noire, vous ne verrez rien de blanc, mais ensuite, commencez à tourner vers vous le côté blanc, et faites-le peu à peu, vous verrez cette face blanche apparaître d'abord comme un croissant, puis se développer peu à peu, jusqu'à ce que la face blanche vous apparaisse complètement, et ne laisse rien voir d'obscur. Continuez encore la révolution de votre sphère, et peu à peu la partie obscure se montrera, tandis que la partie blanche ira en diminuant, jusqu'à ce qu'elle redevienne un croissant, pour échapper bientôt à la vue, et ne laisser sous vos yeux que la partie obscure ; c'est ce qui a lieu, nous dit-on, quand la lumière de la lune va toujours en augmentant jusqu'au quinzième jour, puis diminue jusqu'au trentième, redevient un croissant, puis bientôt nous dérobe complètement sa lumière. Dans cette opinion, la lune pourrait être la figure allégorique de l'Église, qui brille dans sa partie spirituelle, tandis qu'elle est obscure dans ses membres charnels ; et souvent ses œuvres spirituelles la signalent aux hommes ; souvent aussi ce côté spirituel se réfugie dans la conscience, où Dieu seul peut le voir, et ne laisse voir aux hommes que la face corporelle, comme il arrive quand nous prions intérieurement, sans aucune apparence extérieure, alors que nos cœurs ne sont plus à la terre, mais élevés à Dieu, selon qu'il nous est recommandé.

D'autres disent que la lune n'a point une lumière qui lui soit propre, et qu'elle la reçoit du soleil ; que quand elle est en face du soleil, elle nous présente le côté qui n'est point éclairé, et paraît ainsi sans lumière ; mais qu'à mesure qu'elle s'éloigne du soleil, cette partie même qu'elle présentait à la terre est illuminée ; elle commence nécessairement comme un croissant, jusqu'au quinzième jour, qu'elle est complètement opposée au soleil : c'est alors qu'elle se lève quand le soleil se couche ; de sorte qu'un homme qui observerait le coucher du soleil, pourrait aussitôt qu'il le perd de vue, se tourner vers l'orient, et verrait la lune à son lever. Mais à mesure que la lune tend à se rapprocher du soleil, elle nous montre peu à peu sa face obscure, puis redevient un croissant, pour disparaître totalement ; car alors sa partie lumineuse est toute vers le ciel, tandis qu'elle ne montre à la terre que la face que le soleil ne saurait éclairer.

Dans cette seconde opinion, la lune serait la figure de l'Église qui n'a point une lumière propre, car sa lumière lui vient de ce Fils unique de Dieu, appelé souvent dans les saintes Écritures, Soleil

de justice. Incapable de connaître et de voir ce Soleil invisible, certains hérétiques s'efforcent d'attirer les esprits simples et sensuels, au culte de ce soleil visible et corporel, qui éclaire les yeux des mouches aussi bien que les yeux corporels des hommes. Ils parviennent même à entraîner ceux qui, dans leur impuissance de découvrir des yeux de l'âme la lumière intérieure de la vérité, ne peuvent se contenter de la simplicité de la foi catholique; et pourtant il n'y a pour les faibles que ce moyen de salut, que ce lait qui puisse les fortifier et les rendre capables d'une plus solide nourriture. De ces deux opinions, quelle que soit la vraie, le nom allégorique de la lune convient parfaitement à l'Église. Toutefois, s'il nous répugne de nous engager dans ces obscurités plus pénibles qu'elles ne sont utiles, ou si le temps nous manque, ou même si notre esprit s'y refuse, il peut nous suffire de regarder la lune avec le peuple, et sans en rechercher péniblement les raisons, de voir avec tout le monde qu'elle croît, qu'elle arrive à son plein, pour décroître ensuite. Et si elle ne disparaît que pour revenir encore, elle devient pour la multitude la moins exercée la figure de l'Église, dans laquelle on croit à la résurrection des morts.

4. Examinons ensuite pourquoi, dans ce psaume, il est parlé de « lune obscure » qui sert aux pécheurs pour décocher leurs flèches sur les cœurs droits. Car on peut dire de plusieurs manières que la lune est obscurcie; elle l'est à la fin de sa révolution mensuelle, puis quand un nuage nous dérobe sa lumière, puis quand elle s'éclipse totalement. Nous pouvons dire alors que les persécuteurs des martyrs ont voulu décocher leurs flèches sur les cœurs droits, pendant l'obscurité de la lune; soit que l'Église naissante n'ait pas encore jeté sur la terre tout son éclat, ni dissipé les ténébreuses superstitions du paganisme; soit que les blasphèmes et les calomnies contre le nom chrétien aient enveloppé la terre comme d'un nuage et rendu invisible la lune ou l'Église; soit que tant de martyrs égorgés et tant de sang répandu, aient détourné du nom chrétien les âmes faibles, en couvrant l'Église d'un voile sanglant, comme celui qui paraît quelquefois sur la lune et qui l'obscurcit; dans ces jours de terreur, les impies décochaient comme autant de flèches, ces paroles artificieuses et sacrilèges, qui pervertissaient même les cœurs purs.

On peut encore entendre ce passage, des pécheurs qui sont dans l'Église, qui ont saisi l'occasion d'un obscurcissement de la lune, pour commettre les forfaits que nous reprochent maintenant les hérétiques, accusés d'en être les auteurs. Mais quelle que soit la source des crimes commis pendant l'obscurité de la lune, maintenant que la religion catholique est répandue et respectée dans tout l'univers catholique, pourquoi m'inquiéter de faits que j'ignore? Ma confiance est au Seigneur, et loin de moi, « ceux qui disent à mon âme: Va, chétif passereau, vers les montagnes. Car voilà que les pécheurs ont préparé leur arc pour décocher leurs flèches sur les cœurs droits, dans l'obscurité de la lune ». Et cette lune leur paraît encore obscure, parce qu'ils s'efforcent de jeter l'incertitude sur la véritable Église catholique, et qu'ils arguent contre elle des fautes de ces hommes charnels qu'elle contient en grand nombre. Qu'est-ce que ces tentatives, pour celui qui dit véritablement: Ma confiance est dans le Seigneur, qui montre par ce langage qu'il est le froment de Dieu, et qu'il supporte la paille avec patience, jusqu'à ce que viendra le temps de la vanner?

5. « Ma confiance est donc au Seigneur ». Que ceux-là tremblent qui mettent leur confiance dans un homme, et qui ne peuvent nier qu'ils lui appartiennent, puisqu'ils jurent sur ses cheveux blancs; et si vous leur demandez en conversation à quelle communion ils appartiennent, ils ne peuvent se faire connaître qu'en se proclamant de son parti. Mais dites-moi ce qu'ils peuvent répondre, quand on leur représente ces crimes, ces forfaits innombrables qui remplissent chaque jour leur parti? Peuvent-ils dire: « Ma confiance est au Seigneur; et comment dites-vous à mon âme de se réfugier dans les montagnes comme le passereau? » Car ils n'ont plus confiance dans le Seigneur, en soutenant que les sacrements ne sanctifient que quand ils sont administrés par des hommes saints? Aussi, demandez-leur quels sont les saints, ils rougiront de dire: C'est nous; et

s'ils ne rougissent de le dire, ceux qui les entendront, rougiront pour eux. Ils forcent donc ceux qui reçoivent les sacrements, à mettre leur confiance dans un homme, dont le Cœur échappe à nos yeux. Or, « maudit soit celui qui met son espoir dans un homme (Jér. XVII, 5) ». Dire en effet : C'est ce qui est administré par moi, qui est saint, n'est-ce pas dire : Mettez votre espérance en moi ?

Mais que sera ce sacrement si vous n'êtes pas saint ? Alors montrez-moi votre cœur. Et si vous ne le pouvez, comment saurai-je que vous êtes saint ? Alléguerez-vous ce passage de l'Écriture : « Vous les connaîtrez à leurs œuvres (Matth. VII, 16) ? » Assurément, je vois chez vous des œuvres merveilleuses ; je vois chaque jour les circoncellions<sup>3</sup> courir ça et là sous la conduite de leurs évêques et de leurs prêtres, et donner le nom d'Israël à de terribles bâtons ; c'est là ce que les hommes de nos jours ne voient et n'éprouvent que trop. Quant aux actes du temps de Macaire<sup>4</sup>, qu'ils nous reprochent amèrement, peu les ont vus, nul ne les voit maintenant ; et quand on les voyait, tout catholique n'en pouvait pas moins dire, s'il voulait être serviteur de Dieu : « Ma confiance est dans le Seigneur ». C'est le langage que tient encore celui qui voit dans l'Église ce qu'il voudrait n'y point voir, qui se sent nager dans ces filets pleins de poissons, bons et mauvais, jusqu'à ce que l'on arrive sur les sables de la mer, pour séparer les bons des mauvais (Matth. XIII, 47). Que peuvent répondre ces hérétiques, si l'homme qu'ils veulent baptiser leur fait cette question : Comment m'ordonnez-vous d'avoir confiance ? Car si le mérite d'un sacrement est fondé sur celui qui le donne et sur celui qui le reçoit, si c'est Dieu qui le donne et ma conscience qui le reçoit, voilà deux termes dont j'ai la certitude, sa bonté, et ma foi. Pourquoi venir vous interposer, vous dont je ne puis tirer aucune certitude ? Laissez-moi chanter : « Ma confiance est dans le Seigneur ». Car si je mettais ma confiance en vous, qui peut me garantir que vous n'avez commis aucune faute cette nuit ? Enfin, si vous voulez que j'aie confiance en vous, puis-je avoir d'autre motif que votre parole ?

Mais alors quelle confiance puis-je avoir, que ceux qui étaient hier en communion avec vous, qui communiquent aujourd'hui, qui communiqueront demain, n'aient commis aucune faute, après ces trois jours ? Et si ni vous ni moi ne sommes souillés par ce que nous ignorons, pourquoi rebaptisez-vous ceux qui n'ont rien connu de la trahison de Macaire ni de ses persécutions ? Et ces chrétiens qui viennent de la Mésopotamie, qui ne savent le nom ni de Cécilien<sup>5</sup> ni de Donat,

---

<sup>3</sup> Les « Circoncellions » (littéralement : qui rôdent autour des greniers) étaient des hérétiques donatistes africains, réunis en bandes armées afin de résister à l'orthodoxie chrétienne que l'empereur Constantin favorisait. Cette « guerre de religion » qui ensanglanta l'Afrique du Nord au début du IV<sup>e</sup> siècle, puis encore au début du siècle suivant, se doubla d'une révolte paysanne, d'un genre de « jacquerie ». En effet, ces « maquis » d'hérétiques armés recrutaient surtout parmi les paysans sans terre. Les Circoncellions ne constituaient donc pas à proprement parler un groupe ethnique, bien que leurs bandes fussent majoritairement composées de Maures, indigènes d'Afrique du Nord, non romanisés ou demeurés rétifs à toute romanisation.

<sup>4</sup> Macaire et Paul, deux personnages de la cour de Constantin, avaient été chargés, vers le milieu du quatrième siècle, de distribuer les aumônes impériales aux pauvres des Églises d'Afrique. Il leur arriva d'exhorter les schismatiques à rentrer dans l'unité, ce qui déplut fort à Donat, évêque de Carthage, et à un autre Donat, évêque de Bagaye. Les deux prélats donatistes voulurent s'en venger en déchaînant les bandes des circoncellions. Il était plus facile de lancer à travers le pays ces troupes de furieux, que de les arrêter ensuite ; les circoncellions échappaient à l'autorité des évêques donatistes ; on fut obligé de recourir à la milice impériale pour se défendre contre ces bandes terribles. Macaire et Paul eurent besoin d'une escorte qui protégât leurs personnes et leurs aumônes ; des soldats de cette escorte ayant été maltraités par les circoncellions, leurs compagnons ne voulurent point laisser impunie l'audace des assaillants, et les prudentes remontrances de leurs chefs ne purent les empêcher de commettre des excès ; mais nulle violence, nul meurtre ne s'accomplit avec la participation, le conseil ou l'aveu des évêques catholiques. Telle fut l'origine du nom de macarienne que les donatistes avaient donné à l'Église, et tels furent les temps macariens tant de fois reprochés aux catholiques.

<sup>5</sup> L'hérésie donatiste apparut en 311 à la suite de la consécration de l'évêque de Carthage, Cécilien. Celui-ci n'attendit pas l'arrivée des évêques de Numidie pour se faire consacrer, bien que cette fonction revint à leur doyen.

comment osez-vous les rebaptiser, et nier qu'ils soient chrétiens ? S'ils sont souillés par les péchés des autres, vous aussi, vous êtes sous le poids des crimes qui se commettent chaque jour, à votre insu, dans votre parti ; et c'est en vain que vous objectez aux catholiques les décrets impériaux, vous qui sévissez dans votre camp avec les bâtons et les flammes. Tel est donc l'abîme où sont tombés ceux qui, voyant les désordres dans l'Église catholique, n'ont pu dire : « Ma confiance est au Seigneur », et qui ont mis leur espoir dans les hommes. Ils l'auraient dit sans doute, s'ils n'eussent été les uns ou les autres tels qu'ils croyaient ceux dont ils ont feint de se séparer par un sacrilège orgueil.

6. Que l'âme catholique s'écrie donc : « Ma confiance est au Seigneur ; comment osez-vous me dire : Passereau, va dans les montagnes ? car voilà que les pécheurs ont bandé leur arc, ils ont rempli de flèches leur carquois, pour les décocher sur les justes durant une lune obscure ». Puis, de ces pécheurs, s'élevant à Dieu, qu'elle dise : « Voilà qu'ils ont détruit ce que vous aviez rendu parfait (Ps. x, 4) ». Et qu'elle tienne ce langage, non seulement contre ceux dont nous parlons, mais contre tous les hérétiques. Car tous, autant qu'il est en eux, ont détruit cette louange parfaite que Dieu a tirée de la bouche des enfants nouveau-nés et à la mamelle (Ps. viii, 3), quand, par de vaines et pointilleuses questions, ils tourmentent les faibles et ne les laissent point s'alimenter du lait de la foi. Et comme si l'on disait à cette âme : Pourquoi vous être engagée à passer dans les montagnes comme le passereau ; pourquoi vous effrayer au sujet des pécheurs qui ont bandé leur arc, pour percer les cœurs droits dans l'obscurité de la lune ? la voilà qui répond : Ce qui m'effraie, c'est « qu'ils ont détruit ce que vous aviez rendu parfait ». Où l'ont-ils détruit, sinon dans leurs conciliabules, où loin de donner du lait aux faibles et à ceux qui ne connaissent point la lumière intérieure, ils les tuent de leurs poisons ? « Mais le juste, qu'a-t-il fait ? »

Si Macaire et Cécilien sont coupables envers vous, que vous a fait le Christ qui a dit : « Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix (Jo. xix, 27) » ; cette paix que vous violez par le schisme le plus criminel ? Que vous a fait le Christ, qui déploya tant de patience envers le disciple qui le trahissait, jusqu'à l'admettre à cette première Eucharistie qu'il consacrait de ses mains, qu'il instituait de sa parole, et qu'il lui présenta comme aux autres Apôtres (Luc. xxii, 19 & 21) ? Que vous a fait le Christ, qui donna mission de prêcher le royaume de Dieu à ce même traître qu'il avait appelé un démon (Jo. vi, 71), qui même avant de trahir le Seigneur, ne put en garder fidèlement les deniers (Jo. xii, 6), et qu'il envoya néanmoins avec les autres disciples (Matth. x, 5), pour nous apprendre que les dons de Dieu arrivent en ceux qui les reçoivent avec foi, quand même le ministre qui les distribue serait semblable à Judas ?

---

Ces évêques, au nombre de soixante-dix, déclarèrent son ordination nulle parce que parmi ses consécrateurs se trouvait Félix d'Aptonge qu'on accusait d'être un « traditor », un apostat (c'est-à-dire d'avoir livré les Écritures aux persécuteurs) et, à sa place, élurent Majorin.

Cependant, dès la publication de l'édit de Milan (313), Cécilien fut reconnu comme l'évêque catholique de Carthage par l'administration impériale. Majorin mourut peu après et fut remplacé par Donat le Grand (*Donatus Magnus*), théologien et évêque de Cellæ Nigræ en Numidie, qui organisa la dissidence ; le mouvement lui emprunta son nom.

En 312, le concile de Carthage élabore la future doctrine donatiste : Donat prône une utilisation rigoureuse des sacrements et soulève les petits cultivateurs berbères contre les colons romains. En 313, le concile de Rome (Latran) condamna les donatistes et Donat fut excommunié par le pape Miltiade.

Le donatisme fut donc mouvement chrétien hérétique des iv<sup>e</sup> et v<sup>e</sup> siècles, prétendant que la valeur des sacrements dépendait du caractère moral du ministre et jugeant l'Église catholique trop laxiste envers les « lapsi » (déchus), c'est-à-dire les chrétiens qui, trop faibles devant les persécutions, avaient abjuré le christianisme et qui demandaient à rentrer dans la communion des fidèles.

La secte des donatistes prétendait que le caractère du ministre avait une influence absolue sur la validité des sacrements, et que ceux qui étaient reçus de la main d'une personne ordonnée sans en être digne étaient nuls et sans valeur, quelles que fussent, d'ailleurs, la disposition spirituelle de celui qui les recevait et la régularité du mode d'administration. Il fallait donc rebaptiser les catholiques et consacrer de nouveau les édifices sacrés.

7. « Le Seigneur habite son saint temple » (Ps. x, 5). C'est dans ce sens que l'Apôtre a dit : « Le temple de Dieu est saint, et vous êtes ce temple. Quiconque ose violer le temple de Dieu, Dieu le perdra (I Cor. III, 17) ». Or, c'est violer le temple de Dieu que d'en rompre l'unité, c'est ne plus être dans l'union avec cette tête (Col. II, 19) dont tout le corps soutenu par ses liens et ses jointures avec une si juste proportion, reçoit l'accroissement dans la mesure qui est propre à chacun de ses membres, et se forme par la charité (Eph. IV, 16). Le Seigneur est donc dans ce temple formé de plusieurs membres, qui ont chacun leurs fonctions, et qui sont reliés par la charité, en un seul édifice. C'est violer ce temple, que se séparer de l'unité catholique, pour chercher ailleurs la dignité d'un chef. « Le Seigneur habite son temple saint, le Seigneur a son trône dans le ciel » (Ps. x, 5) Si par le ciel vous entendez le juste, comme la terre nous désigne le pécheur, ainsi qu'il est dit : « Tu es terre, et tu retourneras en terre (Gen. III, 19), ces expressions : « Le Seigneur a son trône dans le ciel », sont une répétition de ce qui a été dit : « Le Seigneur habite son saint temple ».

8. « Ses yeux regardent le ciel ». C'est à lui que le pauvre s'abandonne, et il lui sert de refuge (Ps. x, 10). C'est pourquoi toutes ces séditions, tous ces troubles que l'on soulève dans les filets jusqu'à ce qu'ils arrivent sur le rivage, ont pour auteurs des hommes qui refusent d'être les pauvres de Jésus-Christ ; et c'est à leur perte, mais pour notre amendement, que les hérétiques prennent de ces troubles occasion de nous insulter. Mais pourront-ils détourner les regards de Dieu de ceux qui veulent bien être pauvres pour lui ? « Car ses yeux regardent le pauvre ». Avons-nous à craindre que dans la foule nombreuse des riches, il ne puisse discerner ces quelques pauvres, pour les conserver et les nourrir dans le giron de l'Église catholique ? « Ses paupières interrogent les « enfants des hommes (Ps. x, 5) ». Selon la règle que nous avons posée, j'entendrais volontiers par ces « enfants des hommes » ceux que la foi a fait passer du vieil homme à l'homme nouveau. Car l'œil de Dieu paraît se fermer pour eux, quand certains passages des Écritures les stimulent par leur obscurité à en rechercher le sens ; comme il semble s'ouvrir quand ils reçoivent avec joie la lumière de passages plus clairs. Or, ces vérités des livres saints, tantôt claires et tantôt voilées, sont comme les paupières de Dieu qui interrogent, ou plutôt qui approuvent ces enfants des hommes stimulés plutôt que lassés par les obscurités, affermis plutôt qu'enorgueillis par la découverte.

9. « Le Seigneur interroge le juste et l'impie » (Ps. x, 6). Et quand il interroge ainsi le juste et l'impie, quel mal pouvons-nous craindre de la part des impies qui pourraient être, avec des cœurs peu sincères, en communion de sacrements avec nous ? « Mais celui qui aime l'iniquité nuit à son âme (Ps. x, 6). Ce n'est donc point à celui qui a mis sa confiance en Dieu, et qui n'espère point dans les hommes, c'est à son âme seulement que nuit celui qui aime le péché.

10. « Il fera tomber des pièges sur les pécheurs (Ps. x, 7) ». Si l'on désigne sous le nom de nuages les Prophètes en général, soit les bons soit les mauvais appelés aussi faux prophètes (Matth. xxiv, 24), les faux prophètes sont destinés par le Seigneur à devenir des pièges qu'il fait tomber sur les pécheurs. Car il n'y a pour les suivre, que le pécheur, qui se prépare ainsi le dernier supplice, s'il persévère dans le crime, ou qui abjure son orgueil, s'il cherche un jour le Seigneur avec plus de sincérité. Mais si les nuées ne doivent désigner que les bons, les vrais prophètes, il est encore évident que leurs paroles, entre les mains de Dieu, sont des pièges pour les pécheurs, en même temps qu'une rosée qu'il répand sur les justes pour leur faire porter de bons fruits. « Aux uns », dit l'Apôtre, « nous sommes une odeur de vie pour la vie, aux autres, une odeur de mort pour la mort » (II Cor. II, 16). Car on peut, sous le nom de nuages, désigner non seulement l'Apôtre, mais quiconque donne aux âmes la rosée de la parole de Dieu. Pour celui qui comprend mal ces paroles, c'est le piège que Dieu fait tomber sur les méchants ; et pour celui qui les entend dans le vrai sens, c'est la rosée qui féconde les cœurs pieux et fidèles.

Cette parole de l'Écriture, par exemple : « Ils seront deux dans une même chair » (Gen. II, 24), peut devenir un piège pour celui qui l'interprète dans le sens de l'incontinence. Mais si vous

l'entendez avec saint Paul qui s'écrie : « Moi, je le dis dans le Christ et dans l'Église » (Eph. v, 23), c'est une rosée sur un champ fertile. C'est le même nuage, ou l'Écriture sainte qui produit ces deux effets. De même encore le Seigneur nous dit : « Ce n'est point ce qui entre dans votre bouche, mais bien ce qui en sort, qui souille votre âme » (Matth. xv, 11). À cette parole, un pécheur se dispose à la bonne chère ; tandis qu'elle prévient le juste contre le discernement des viandes, Cette même nuée de l'Écriture laisse donc tomber, selon le mérite de chacun, et des pièges pour le pécheur, et pour le juste une pluie fécondante.

11. « Des torrents de feu et de soufre, la fureur des tempêtes, c'est là le calice qu'il leur prépare » (Ps. x, 7). Tel est le châtiment et la fin de ceux qui blasphèment le nom du Seigneur ; d'abord ils sont dévorés par l'incendie de leurs passions, ensuite l'odeur fétide de leurs œuvres corrompues les éloigne de l'assemblée des saints ; enfin, entraînés et submergés dans l'abîme, ils subissent d'indicibles tourments. Telle est, Seigneur, la part de leur calice, tandis que vous avez pour le juste un calice enivrant et glorieux (Ps. xxii, 5). « Car ils seront enivrés par la sainte abondance de votre maison » (Ps. xxxv, 9). Si le Prophète emploie cette expression, « la part de leur calice », c'est, je crois, pour nous détourner de croire que, même dans le supplice des méchants, la Providence outrepassé les bornes de l'équité. Aussi a-t-il ajouté, comme pour nous rendre raison de ces châtiments : « C'est que le Seigneur est juste, et qu'il aime les justes » (Ps. x, 8). Et ce n'est pas sans raison qu'il dit les justes, au pluriel, afin de nous montrer dans ces justes les justes eux-mêmes. Car il semble que dans plusieurs justes, il y ait plusieurs justes, bien qu'il n'y en ait qu'une seule en Dieu, qui est la source des autres ; comme si un seul visage se trouvait en face de plusieurs miroirs, ceux-ci le refléteraient et feraient apparaître plusieurs fois ce visage, néanmoins unique. Aussi le Prophète revient-il au singulier, en s'écriant : « Sa face a vu l'équité ». Et peut-être a-t-il dit : « Sa face a vu l'équité », dans le même sens qu'il dirait : C'est dans sa face que l'on voit l'équité, c'est-à-dire quand on connaît sa face. Car la face de Dieu, c'est la puissance qu'il a de se faire connaître à ceux qui en sont dignes. Ou bien : « Sa face a vu l'équité », parce qu'il ne se fait pas connaître aux méchants, mais aux bons ; et c'est là l'équité.

12. Si l'on veut que la lune soit la synagogue, il faut alors entendre le psaume de la passion du Sauveur, et dire des Juifs, « qu'ils ont détruit ce que Dieu avait rendu parfait » ; et du Seigneur : « Pour le juste, qu'a-t-il fait ? » lui qu'ils accusaient de détruire la loi, tandis qu'eux-mêmes en détruisaient les préceptes par une vie coupable, et les méprisaient jusqu'à les remplacer par leurs traditions. Alors Jésus-Christ, selon sa coutume, parlerait dans son humanité, et dirait : « Ma confiance est dans le Seigneur ; comment dites-vous à mon âme : Va, passereau, vers les montagnes ? » répondant ainsi aux menaces de ceux qui le cherchaient pour le prendre et le crucifier. Alors les pécheurs voulaient décocher leurs flèches sur les justes ou sur ceux qui croyaient en Jésus-Christ, et l'obscurité de la lune peut fort bien désigner la synagogue remplie d'hommes pervers. C'est à cela que se rapporterait ce passage : « Le Seigneur habite son saint temple ; le Seigneur a son trône dans le ciel », c'est-à-dire le Verbe, ou le Fils de Dieu qui est dans le ciel, habite aussi dans l'homme. « Ses yeux regardent le pauvre », c'est-à-dire cet homme dont il s'est revêtu, tout Dieu qu'il était, ou celui pour lequel il a souffert dans son humanité. « Ses paupières interrogent les enfants des hommes ». Fermer les yeux, puis les ouvrir, voilà probablement ce qu'il désigne sous le nom de paupières, et que nous pouvons entendre de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ ; car alors il éprouva les fils des hommes ou ses disciples, que sa mort avait effrayés, et que réjouit sa résurrection. « Le Seigneur interroge le juste et l'impie », en gouvernant l'Église du haut du ciel. « Mais celui-là hait son âme qui aime l'iniquité », et la suite nous en montre la raison. Ce passage : « Il fera pleuvoir des pièges sur l'impie », ainsi que le reste du psaume jusqu'à la fin, doit s'entendre dans le sens indiqué plus haut.



## LE PSAUME CXVIII

Pour finir, voici le contenu des trente-deux commentaires du psaume CXVIII : c'est certainement le grand monument de ces *Enarrationes*. Ces commentaires sont principalement moraux, car l'objet du psaume est la loi de Dieu et son observation.

### PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LE VRAI BONHEUR

Le psaume débute par une invitation au bonheur dont le désir nous est naturel et que nous recherchons même par le péché, quoique ce bonheur ne consiste qu'à marcher dans la voie de Dieu, à nous attacher à lui. Étudier les témoignages de Dieu pour vivre plus saintement, c'est une perfection ; les étudier pour la science en elle-même, c'est ne point chercher le Seigneur de manière à devenir juste. Toutefois le bonheur dans la recherche de Dieu, n'est ici-bas qu'une espérance, comme celui qui consiste à souffrir persécution pour la justice.

### DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LA VOIE DU SEIGNEUR

Celui qui commet l'iniquité ne marche pas dans la voie du Seigneur. Or, tout homme est pécheur et le péché c'est l'iniquité ; donc nul homme ne marche dans cette voie. Croire en effet que nous sommes sans péché, c'est le comble de l'orgueil ; dire que nous sommes en état de péché, sans le croire, c'est l'hypocrisie. Toutefois les saints marchent dans les voies du Seigneur, et néanmoins ils ont l'iniquité, puisque saint Paul faisait le mal qu'il ne voulait pas. Ainsi le péché habitait en lui, et néanmoins il marchait dans la voie du Seigneur.

### TROISIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LE PÉCHÉ DANS L'HOMME JUSTE

Si saint Paul marche dans la voie du Seigneur, quoique le péché habite en lui, il suit de là que le péché stimule en nous les désirs déréglés, mais que le consentement seul nous rend coupables. Ce péché ne cessera d'habiter en nous que quand notre corps sera devenu immortel. Toutefois, ceux-là mêmes qui sont dans les voies du Seigneur, implorent la rémission de leurs dettes, c'est-à-dire des fautes de surprise, qui sont fréquentes. Les voies de Dieu se résument dans la foi : donc l'incrédulité est le péché de ceux qui ne marchent point dans ces voies. Qu'ils reviennent au Seigneur, et ils trouveront en lui miséricorde et vérité.

### QUATRIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : L'OBÉISSANCE AUX PRÉCEPTES

Les Grecs ont dit avec raison « rien de trop », quand il s'agit de régler notre vie. Mais quand le Prophète veut que l'on garde les préceptes de Dieu « à l'excès », cela signifie : complètement ; il implore ensuite la grâce du Seigneur afin d'obéir à ses décrets, qu'il ne lui suffit pas de connaître pour les accomplir, et qui seraient pour lui un sujet de confusion, s'il ne les accomplissait point. Les accomplir, ce sera une confession glorieuse, aussi Dieu ne l'abandonnera-t-il point complètement.

### CINQUIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LE REDRESSEMENT DE NOS VOIES

Le jeune homme redresse ses voies en gardant les préceptes de Dieu. Ici homme désigne le genre humain ; la jeunesse est mise en avant comme le temps le plus convenable, ou peut-être par allusion prophétique au prodigue de l'Évangile, ou parce que tout homme redressant ses voies est jeune par la grâce, qui nous est nécessaire pour observer la loi de Dieu si disproportionnée à nos forces. Aussi le Prophète supplie-t-il le Seigneur de lui enseigner ses préceptes comme les savent ceux qui les pratiquent.

#### SIXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LE CHRIST EST LA VÉRITABLE VOIE

Comment le Prophète a-t-il pu prononcer les jugements de Dieu qui sont insondables, et demande-t-il à Dieu de lui faire connaître les justifications qu'il faut pratiquer ? Le Prophète personnifie l'Église qui connaît les jugements de Dieu, et qui les connaît tous en Jésus-Christ, bien que l'homme ne puisse les sonder, et les connaître que par les lumières de l'Église. La voie des témoignages, si délicieuse pour le Prophète, c'est Jésus-Christ, gage de l'amour de Dieu, amour que l'Église médite et prêche.

#### SEPTIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LA FOI ET LA GRÂCE

L'Église demande à Dieu la vie, et dès lors la vie de la foi qui agit par la charité. Or, cette foi nous vient de Dieu, qui seul donne la victoire. Mais demander la vie comme le fait le Prophète, c'est l'avoir déjà, et dès lors il demande à Dieu de la lui conserver afin qu'il comprenne les merveilles de ses préceptes ou la charité.

#### HUITIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LES DÉLICES DE LA LOI DE DIEU

Dès lors que notre âme n'est point d'ici-bas, que nous sommes bannis du paradis, et que nous cherchons une patrie meilleure, nous sommes ici des étrangers comme nos pères ou les saints. L'infidèle au contraire n'est pas étranger. Or, nous allons à la véritable patrie par les commandements de Dieu qui se réduisent à l'amour de Dieu et du prochain ; ce qui est facile à comprendre, et le Prophète supplie le Seigneur de lui en donner cette connaissance qui consiste à se plaire dans l'accomplissement de ces préceptes.

#### NEUVIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LA VIE EN ÉCHANGE DE LA MORT

C'est l'orgueil qui nous détourne de Dieu comme il en détourna le premier homme. Il tourne en dérision les enfants de Dieu qui demandent à être délivrés des opprobres, non pour eux, mais pour le préjudice que se font à eux-mêmes les insulteurs. Et ces blasphémateurs s'abstiennent comme aujourd'hui. Le Christ a prié pour ceux qui s'élevaient contre lui, et leur a ainsi communiqué la vie en échange de cette mort qu'ils donnaient à ses membres.

#### DIXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LE GOÛT DES BONNES ŒUVRES

Comme le Prophète s'est attaché à la poussière, c'est-à-dire à la terre, ou même à ces affections du corps dont les convoitises sont contraires à celles de l'esprit, et dont il désire l'affaiblissement, il demande à Dieu, à cause de sa parole, ou de sa promesse qui fait de nous des enfants d'Abraham, de s'élever de plus en plus à la hauteur de la charité. Pour n'en pas déchoir, il demande à Dieu la loi de la vie ou de la foi, puis s'applaudit de ce que Dieu a dilaté son Cœur pour courir dans ses commandements, c'est-à-dire lui a donné le goût des œuvres saintes.

#### ONZIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LE PROGRÈS DANS LA PIÉTÉ

Le Prophète qui a déjà couru dans la voie des commandements, supplie le Seigneur de lui poser comme une loi la voie de ces mêmes commandements, ou de l'aider à y courir jusqu'à ce qu'il arrive à la palme promise. Il recherche toujours cette voie, en s'efforçant de pratiquer ces préceptes, et comme cette voie est la vérité, il la possédera à jamais. Il ne veut pas connaître la loi selon la lettre seulement, mais encore selon sa pratique ; alors il supplie Dieu de le conduire en inclinant son Cœur vers les préceptes, et non vers les convoitises qui firent tomber le vieil Adam.

#### DOUZIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LA VANITÉ ET L'ENVIE

Ici-bas nous sommes assujettis à la vanité, et le Psalmiste en veut détourner ses yeux, c'est-à-dire, ou qu'il veut être du nombre de ceux qui en seront délivrés, ou peut-être voudrait-il n'avoir jamais ni la vanité pour but de ses actions, c'est-à-dire la louange qui vient des hommes, ni mène le bien-être de cette vie, autrement il n'y aurait plus de martyrs. Faire cette prière, c'est reconnaître le besoin de la grâce ; aussi le Prophète veut-il être affermi dans la crainte qui sanctifie.

Éloigner de lui l'opprobre du soupçon signifierait le détourner de soupçonner le mal chez les autres, ce qui est le propre de l'envie ; et dès lors il veut être vivifié dans la justice de Dieu, ou dans la charité qui est le Christ.

#### TREIZIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LA VIE EN JÉSUS-CHRIST

Le Prophète supplie le Seigneur de le vivifier dans la justice ou dans le Christ, et c'est là un acte de miséricorde et de salut envers les enfants de la promesse. Alors il répondra une parole à ceux qui lui reprochent une parole. Cette parole, c'est le Christ, que nous reprochent ceux que la croix scandalise ; c'est le Christ encore, que répondent les martyrs, et ceux qui après une chute sont revenus à lui comme Pierre : cette parole n'a donc pas été pour jamais ôtée de leur bouche. C'est alors que le Prophète gardera la loi de Dieu en cette vie et en l'autre.

#### QUATORZIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LES EFFETS DE LA GRÂCE

Après avoir prié, le Prophète raconte le bien qu'il a fait, comme pour nous dire qu'il a été exaucé. Il a marché dans la voie large par la charité, parce qu'il s'appliquait à suivre les préceptes du Seigneur avec le secours de la prière, et cette prière est avivée par l'Esprit-Saint qui demeure en nous. Ensuite il a publié sans rougir les témoignages du Seigneur, comme les martyrs, parce qu'il méditait les préceptes et les pratiquait.

#### QUINZIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LES EFFETS DE LA GRÂCE

Le Prophète supplie Dieu de se souvenir de sa promesse, non que le Seigneur oublie, mais parce que lui-même désire ardemment ce qu'il demande. Cette parole d'espérance l'a consolé dans les épreuves de l'humiliation, l'en a fait triompher en lui donnant la vie du bien, en le soutenant contre l'apostasie dans la persécution. Celui qui est ainsi consolé, c'est l'homme tombé du paradis et relevé par la promesse du Rédempteur. Depuis le commencement il a pu se soutenir par la méditation des Jugements de Dieu, par sa miséricorde ; et dans la nuit du péché, il s'est souvenu de Dieu, ce qui l'a fortifié contre les assauts du démon.

#### SEIZIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : L'UNION À DIEU

Tout homme qui garde la loi du Seigneur, a le Seigneur en partage. Mais comme il ne saurait garder cette loi sans le secours de l'Esprit-Saint, il doit l'invoquer. Fortifié par ce secours, il se détournera de l'iniquité, ne craindra ni les embûches du démon, ni les scandales des hommes, et confessera plus hautement le Seigneur à mesure que s'élèvera la persécution. Alors le Christ s'unit à son serviteur, et par une faveur nouvelle, il en fait un serviteur par amour, et non par crainte.

#### DIX-SEPTIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LES BIENS DE LA GRÂCE

Le Prophète remercie le Seigneur de lui avoir donné l'amour qui bannit la crainte. Il demande au surplus la douceur ou l'attrait que l'on goûte à faire le bien, la discipline ou l'intelligence des leçons que Dieu nous donne par l'affliction, et la science qui devient utile quand elle est unie à la piété. Les deux premières s'acquièrent par l'expérience, mais la science ne s'acquiert pas sans l'intelligence qui vient de Dieu, ainsi que la force d'accomplir ce que nous savons, qui est la foi

efficace. Adam devenu pécheur fut humilié, et Dieu lui donna les moyens de redevenir juste : tels sont les moyens que nous devons étudier et pratiquer en dépit des orgueilleux.

#### DIX-HUITIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LES BIENFAITS DE LA GRÂCE

Dieu nous a faits de ses mains ou dans sa sagesse et dans sa puissance, mais dans un même esprit. Non seulement Adam peut parler ainsi, mais tout homme né par la génération, puisque rien n'est produit en dehors de la force active de Dieu. Le Prophète demande à Dieu l'intelligence, que nous avons en naissant, il est vrai, mais il entend par là cette foi qui purifie nos cœurs, qui nous fait comprendre la loi de Dieu d'une manière efficace, et comprendre que cette intelligence même est une faveur de Dieu ; qu'elle nous vienne par un ange ou autrement, c'est Dieu qui nous la donne.

#### DIX-NEUVIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LA JOIE DANS LE SERVICE DE DIEU

C'est à Dieu, qui nous a créés, qu'il appartient de nous créer encore, en nous donnant de comprendre ses préceptes. Ceux-là craignent qui sont dans le Christ et dans l'Église. Or, ils verront un jour cette Église qui est le corps du Christ, et dont ils font partie, mais qu'ils ne voient point dans sa splendeur ici-bas, à cause de la crainte inhérente à notre situation actuelle. Le Prophète appelle sur lui les divines miséricordes et la vie, c'est-à-dire la vie heureuse, car celle d'ici-bas est plutôt une mort. Cette vie s'obtient par la méditation des préceptes, méditation qui nous met en communion avec Jésus-Christ par la pureté du Cœur, qu'il nous faut demander instamment.

#### VINGTIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LES SOUPIRS DE L'ÉGLISE PERSÉCUTÉE

Le roi défaillance employé par le Prophète n'est qu'une sainte impatience vers le salut. Toujours ce désir a été exalté dans l'Église ; sous l'ancienne loi les saints soupiraient après le Christ incarné ; ils soupirent aujourd'hui après Jésus qui viendra nous juter. Telle est la langueur de l'Église, qui fait monter vers le ciel de brûlants soupirs ; et ces soupirs éloignent les convoitises charnelles et avivent la charité. Elle demande sa délivrance, et néanmoins elle subsistera jusqu'à la fin du monde ; elle répudie les fables que débitent les hérétiques ses persécuteurs, elle demande pour ses martyrs et obtient le secours du ciel qui les soutient.

#### VINGT ET UNIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : SOUPIRS DE L'ÉGLISE VERS LE CIEL

Le Prophète aspire au ciel où demeure éternellement la parole de Dieu, puis il se rabat sur la terre où il voit passer les générations qui se transmettent sa parole. Ces deux générations sont l'Ancien et le Nouveau Testament, et ceux de l'Ancien qui se sont sanctifiés appartenaient au Nouveau, étaient fondés sur Jésus-Christ, qui est le véritable jour. Afin de ne point périr dans son abaissement, le Prophète médite la loi de Dieu ; il est à Dieu, et non à lui-même ; les exemples des pécheurs l'eussent perdu, s'il n'eût compris par les témoignages de Dieu qu'il vaut mieux mourir qu'abandonner cette loi.

#### VINGT-DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : L'INTELLIGENCE DE LA LOI

C'est la foi agissant par la charité qui nous facilite l'accomplissement des préceptes divins, et cette foi vient de la grâce de Dieu qui nous éclaire, qui nous dispose à l'accomplissement de la loi or, cette loi qui se résume dans la charité durera éternellement, puisque dans le ciel nous ne cesserons d'aimer Dieu. Celui qui surpasse en intelligence les docteurs et les anciens, c'est le Christ, et tout homme qui se pénètre de l'esprit plus que de la lettre de l'Évangile. Cet homme se détourne du sentier du mal, ou plutôt résiste à ses convoitises, goûte la parole divine comme un miel exquis ; et

ce miel est dans l'intelligence qui lui est venue par les préceptes, ou plutôt par l'obéissance aux préceptes.

#### VINGT-TROISIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LA VÉRITABLE LUMIÈRE

On appelle flambeau ce qui ne s'allume qu'à la véritable lumière qui est le Christ. Cette parole qui est un flambeau, c'est la parole de l'Évangile prédite par les Prophètes, prêchée par les Apôtres. Elle a déterminé le Prophète à garder les décrets de la justice, par cette foi si persécutée, et pour laquelle il demande à Dieu la vie selon sa parole, c'est-à-dire la vie de l'âme par une pureté toujours croissante. Il veut que cette âme soit entre les mains de Dieu; il l'offre afin qu'elle échappe aux pièges des pécheurs. Ces témoignages acquis par héritage lui viennent de Dieu notre Père, à qui nous devons rendre témoignage par la charité qui est éternelle.

#### VINGT-QUATRIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : IMPORTUNITÉ DES MÉCHANTS

Haïr les méchants ne peut, selon la charité, s'entendre que de leurs œuvres. Le Prophète les éloigne de lui afin d'approfondir la loi du Seigneur, dont il est détourné par leurs affaires du temps, par leurs querelles. Il demande à Dieu ce soutien qui est vie, c'est-à-dire vie éternelle, car Dieu réduit au néant ceux qui s'éloignent de lui. Tous ceux qui pèchent sont-ils prévaricateurs ?

#### VINGT-CINQUIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LA PRÉVARICATION

Tous les pécheurs de la terre sont prévaricateurs, dit le Prophète, non pas tous contre la loi mosaïque, puisque tous ne l'ont pas reçue; mais comme cette loi n'est qu'un développement ou une restauration de la loi naturelle, les Juifs qui la violent sont plus coupables, et les Gentils, violateurs de la loi naturelle sont coupables à leur tour. Donc tout pécheur est violateur au moins de la loi naturelle. Quelques-uns ont voulu condamner sans remède ceux qui ont vécu en dehors de la loi, et simplement à être jugés ceux qui ont péché sous la loi. Erreur ! Le Christ est la base de toute sanctification, et les Juifs incrédules seront jugés plus sévèrement. Au nombre des pécheurs mettons les enfants, puisqu'ils ont la tache originelle, et que tous dès lors ont besoin de la grâce de Dieu ceux qui ont la raison doivent agir, non par la crainte servile qui laisse le désir du péché, mais par la crainte de la charité, oui redoute simplement de déplaire à Dieu.

#### VINGT-SIXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LA VRAIE CHARITÉ

Quand le Prophète parle ici du jugement, ce mot doit être entendu dans un sens favorable, dans le même sens que la justice dont l'acte produit le jugement. Toutefois il craint que ses ennemis ou les démons ne le poussent au désordre, et il supplie le Seigneur de l'en délivrer; loin de compter sur lui-même, il en appelle à Dieu qui donne la force et la patience. Or, cette patience nous est nécessaire, pour nous maintenir contre les calomnies de nos ennemis de toutes sortes. Le Prophète veut être au service de Dieu par amour, et comme l'ancienne loi s'est effondrée sous le grand nombre des prévarications, le Prophète soupire après l'acte suprême de Dieu, c'est-à-dire après le Christ qui nous justifie par la grâce, et nous redresse en nous faisant agir par la charité.

#### VINGT-SEPTIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LE SECOURS DE LA GRÂCE

Étudier à fond les témoignages du Seigneur, c'est là une tâche difficile à un homme, et toutefois il est bon d'étudier ce qu'il y a d'admirable, d'étonnant dans sa loi. Cette loi, œuvre d'un Dieu bon, ne donnait ni la justice, ni la vie; le Prophète en a recherché la cause, et il a trouvé que cette loi se bornait à indiquer le péché, afin de nous humilier, et de nous démontrer qu'il nous faut le secours de Dieu, et de nous le faire demander. Voilà ce qu'a compris le Prophète, et il invoque le Seigneur qui nous a aimés le premier, lui demandant de le servir par amour, de résister aux persécutions qui

le détournaient du service de Dieu, de connaître la loi d'une manière pratique ; il s'humilie à cause de ses fautes.

#### VINGT-HUITIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LE PLUS JEUNE PEUPLE

Le Prophète pleure sa faute à cause de la justice de Dieu, et dans la ferveur de son amour il veut le faire partager à ceux qui lui rendent le mal pour le bien ; il veut leur faire goûter les délices de sa pénitence. Il semble regretter que ses ennemis plus avancés en âge, et qui sont la figure de l'ancien peuple, aient oublié la loi de Dieu, tandis que lui, peuple nouveau, est resté fidèle à cette loi de Dieu au milieu des persécutions. Au milieu de ses angoisses, il demande l'intelligence, c'est-à-dire de connaître combien est méprisable ce que la persécution peut lui enlever ; alors il vivra pour rendre témoignage à Dieu.

#### VINGT-NEUVIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LA VÉRITABLE PRIÈRE

C'est le Cœur qui doit prier : il prie par l'application de la pensée, et il est entier à la prière quand il exclut toute autre pensée. Ainsi prie le Prophète : Il demande à Dieu de pouvoir chercher ses ordonnances, qui forment l'essence de la sagesse. Mais pour trouver la sagesse, il faut la vouloir d'une manière pratique, de manière à rendre témoignage à Dieu. Stimulé par son amour, le Prophète ou plutôt l'Église a devancé le temps de la prière, quand par l'organe des Prophètes elle a poussé des cris suffisants, avant l'incarnation. Elle implore le secours de Dieu contre la persécution qui approche, et se confie dans les témoignages de Dieu, basés sur Jésus-Christ, et promettant la vie éternelle.

#### TRENTIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LA GRÂCE DE DIEU

Cette loi que le Prophète n'a point oubliée, est celle qui élève les humbles, et abaisse les orgueilleux ; or, l'élévation des saints, c'est la vie éternelle, due à la grâce qui nous sépare des pécheurs. Cette grâce a produit dans l'Église la force en face des persécuteurs : de là tant de martyrs ; et la charité qui pleure les apostasies, en même temps qu'elle raffermirait dans la parole divine.

#### TRENTE ET UNIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : INJUSTES PERSÉCUTIONS CONTRE L'ÉGLISE

Rien ne motivait les persécutions contre l'Église, puisque l'Évangile ordonne la soumission aux pouvoirs terrestres, c'est à Dieu que s'est attachée l'Église pour triompher et remporter les dépouilles ou convertir ses persécuteurs. De là ce redoublement d'amour pour la loi de Dieu qu'on craint de violer, et cette prière faite sept fois le jour, ou un nombre complet. L'amour de la loi de Dieu nous préserve des chutes, mais le salut nous vient du Christ annoncé, parla loi, en des témoignages qui font notre espérance. Aussi le Prophète nous dit-il que ses voies sont en Dieu, en Dieu qui regarde les méchants, qui voit aussi les justes, c'est-à-dire qu'il a voulu marcher selon la volonté de Dieu.

#### TRENTE-DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME CXVIII : LA FORCE DANS L'ÉGLISE

Elle convient à l'Église cette prière qui demande le salut, qui a pour objet de connaître les ordonnances, puis de les publier, au milieu des contradictions. Afin de ne rien craindre, l'interlocuteur s'attache aux préceptes de Dieu qui veut bien arracher son âme dans la personne des martyrs, vivifier l'Église par cette mort. Il est lui-même la brebis égarée que cherche le bon pasteur.

## ANNEXE : LES SENS DE LA SAINTE ÉCRITURE

*Somme théologique de saint Thomas d'Aquin, prima pars, question I.*

### Articulus decimus

Utrum sacra scriptura sub una littera  
habeat plures sensus  
qui sunt historicus vel litteralis,  
allegoricus, tropologicus sive moralis,  
et anagogicus

Ad decimum sic proceditur. Videtur quod sacra scriptura sub una littera non habeat plures sensus, qui sunt historicus vel litteralis, allegoricus, tropologicus sive moralis, et anagogicus.

— 1. Multiplicitas enim sensuum in una scriptura parit confusionem et deceptionem, et tollit arguendi firmitatem, unde ex multiplicibus propositionibus non procedit argumentatio, sed secundum hoc aliquæ fallaciæ assignantur. Sacra autem scriptura debet esse efficax ad ostendendam veritatem absque omni fallacia. Ergo non debent in ea sub una littera plures sensus tradi.

— 2. Præterea, Augustinus dicit in libro de utilitate credendi, quod scriptura quæ testamentum vetus vocatur, quadrifariam traditur, scilicet, secundum historiam, secundum ætiologiam, secundum analogiam, secundum allegoriam. Quæ quidem quatuor a quatuor prædictis videntur esse aliena omnino. Non igitur conveniens videtur quod eadem littera sacre scripturæ secundum quatuor sensus prædictos exponatur.

— 3. Præterea, præter prædictos sensus, invenitur sensus parabolicus, qui inter illos sensus quatuor non continetur.

✠ *Sed contra* est quod dicit Gregorius, xx moralium, sacra scriptura omnes scientias ipso locutionis suæ more transcendit, quia uno eodemque sermone, dum narrat gestum, prodit mysterium.

### Article 10

Est-ce que la lettre de la sainte Écriture  
peut revêtir plusieurs sens?

Il semble bien que l'Écriture ne contient pas sous une seule lettre plusieurs des sens ainsi distingués : le sens historique ou littéral, le sens allégorique, le sens tropologique ou moral, et le sens anagogique.

— *Objection 1.* En effet, une multiplicité de sens pour un seul passage engendre la confusion, prête à l'erreur et rend l'argumentation fragile. C'est pourquoi une argumentation véritable ne procède pas de propositions aux sens multiples ; bien plus, cela occasionne certains sophismes. Or, l'Écriture sainte doit être apte à nous montrer la vérité sans prêter occasion à l'erreur ; elle ne peut donc nous offrir, sous une seule lettre, une pluralité de sens.

— *Objection 2.* Saint Augustin nous dit : « Cette partie de l'Écriture qu'on appelle l'Ancien Testament se présente sous quatre formes : l'histoire, l'étiologie, l'analogie, l'allégorie », division qui paraît totalement étrangère à celle qui a été rapportée plus haut. Il ne semble donc pas convenable que l'Écriture sainte soit exposée suivant les quatre sens énumérés en premier.

— *Objection 3.* En dehors des quatre sens précités, il y a encore le sens parabolique, qui n'est pas compris parmi eux.

✠ *En sens contraire*, saint Grégoire dit : « L'Écriture sainte, par la manière même dont elle s'exprime, dépasse toutes les sciences ; car, dans un seul et même discours, tout en racontant un fait, elle livre un mystère ».

✠ *Respondeo* dicendum quod auctor sacræ scripturæ est Deus, in cuius potestate est ut non solum voces ad significandum accommodet (quod etiam homo facere potest), sed etiam res ipsas. Et ideo, cum in omnibus scientiis voces significant, hoc habet proprium ista scientia, quod ipsæ res significatæ per voces, etiam significant aliquid. Illa ergo prima significatio, qua voces significant res, pertinet ad primum sensum, qui est sensus historicus vel litteralis. Illa vero significatio qua res significatæ per voces, iterum res alias significant, dicitur sensus spiritualis; qui super litteralem fundatur, et eum supponit. Hic autem sensus spiritualis trifariam dividitur. Sicut enim dicit Apostolus, ad Hebr. VII, lex vetus figura est novæ legis, et ipsa nova lex, ut dicit Dionysius in ecclesiastica hierarchia, est figura futuræ gloriæ, in nova etiam lege, ea quæ in capite sunt gesta, sunt signa eorum quæ nos agere debemus. Secundum ergo quod ea quæ sunt veteris legis, significant ea quæ sunt novæ legis, est sensus allegoricus, secundum vero quod ea quæ in Christo sunt facta, vel in his quæ Christum significant, sunt signa eorum quæ nos agere debemus, est sensus moralis, prout vero significant ea quæ sunt in æterna gloria, est sensus anagogicus. Quia vero sensus litteralis est, quem auctor intendit, auctor autem sacræ scripturæ Deus est, qui omnia simul suo intellectu comprehendit, non est inconveniens, ut dicit Augustinus XII confessionum, si etiam secundum litteralem sensum in una littera scripturæ plures sint sensus.

✠ *Ad primum* ergo dicendum quod multiplicitas horum sensuum non facit æquivocationem, aut aliam speciem multiplicatis, quia, sicut iam dictum est, sensus isti non multiplicantur propter hoc quod una vox multa significet; sed quia ipsæ res significatæ per voces, aliarum rerum possunt esse signa. Et ita etiam nulla

✠ *Réponse.* L'auteur de l'Écriture sainte est Dieu. Or, il est au pouvoir de Dieu d'employer, pour signifier quelque chose, non seulement des mots, ce que peut faire aussi l'homme, mais également les choses elles-mêmes. Pour cette raison, alors que dans toutes les sciences ce sont les mots qui ont valeur significative, celle-ci a en propre que les choses mêmes signifiées par les mots employés signifient à leur tour quelque chose. La première signification, celle par laquelle les mots signifient certaines choses, correspond au premier sens, qui est le sens HISTORIQUE OU LITTÉRAL. La signification par laquelle les choses signifiées par les mots signifient encore d'autres choses, c'est ce qu'on appelle le sens SPIRITUEL, qui est fondé sur le sens littéral et le suppose.

À son tour, le sens spirituel se divise en trois sens distincts. L'Apôtre (Heb. VII, 19) dit en effet que la loi ancienne est une figure de la loi nouvelle; et la loi nouvelle elle-même, ajoute saint Denys, est une figure de la gloire à venir. En outre, dans la loi nouvelle, ce qui a lieu dans le chef est le signe de ce que nous-mêmes devons faire. Donc, lorsque les réalités de la loi ancienne signifient celles de la loi nouvelle, on a le sens ALLÉGORIQUE; quand les choses réalisées dans le Christ, ou dans ce qui signifie le Christ, sont le signe de ce que nous devons faire, on a le sens MORAL; pour autant, enfin que ces mêmes choses signifient ce qui existe dans la gloire éternelle, on a le sens ANAGOGIQUE.

Comme, d'autre part, le sens littéral est celui que l'auteur entend signifier, et comme l'auteur de l'Écriture sainte est Dieu, qui comprend simultanément toutes choses dans la simple saisie de son intelligence, il n'y a pas d'obstacle à dire, à la suite de saint Augustin, que selon le sens littéral, même dans une seule « lettre » de l'Écriture, il y a plusieurs sens.

✠ *Solution 1.* La multiplicité des sens en question ne crée pas d'équivoque, ni aucune espèce de multiplicité de ce genre. En effet, d'après ce qui a été dit, ces sens ne se multiplient pas pour cette raison qu'un seul mot signifierait plusieurs choses, mais parce que les réalités elles-mêmes, signifiées par les mots, peuvent être signes d'autres réalités. Il n'y



confusio sequitur in sacra scriptura, cum omnes sensus fundentur super unum, scilicet litteralem; ex quo solo potest trahi argumentum, non autem ex his quæ secundum allegoriam dicuntur, ut dicit Augustinus in epistola contra vincentium donatistam. Non tamen ex hoc aliquid deperit sacræ scripturæ, quia nihil sub spirituali sensu continetur fidei necessarium, quod scriptura per litteralem sensum alicubi manifeste non tradat.

✿ *Ad secundum* dicendum quod illa tria, historia, ætiologia, analogia, ad unum litteralem sensum pertinent. Nam historia est, ut ipse Augustinus exponit, cum simpliciter aliquid proponitur, ætiologia vero, cum causa dicti assignatur, sicut cum Dominus assignavit causam quare moyses permisit licentiam repudiandi uxores, scilicet propter duritiam cordis ipsorum, Matth. XIX, analogia vero est, cum veritas unius scripturæ ostenditur veritati alterius non repugnare. Sola autem allegoria, inter illa quatuor, pro tribus spiritualibus sensibus ponitur. Sicut et Hugo de sancto Victore sub sensu allegorico etiam anagogicum comprehendit, ponens in tertio suarum sententiarum solum tres sensus, scilicet historicum, allegoricum et tropologicum.

✿ *Ad tertium* dicendum quod sensus parabolicus sub litterali continetur, nam per voces significatur aliquid proprie, et aliquid figurative; nec est litteralis sensus ipsa figura, sed id quod est figuratum. Non enim cum scriptura nominat Dei brachium, est litteralis sensus quod in Deo sit membrum huiusmodi corporale, sed id quod per hoc membrum significatur, scilicet virtus operativa. In quo patet quod sensui litterali sacræ scripturæ nunquam potest subesse falsum.

aura pas non plus de confusion dans l'Écriture, car tous les sens sont fondés sur l'unique sens littéral, et l'on ne pourra argumenter qu'à partir de lui, à l'exclusion des sens allégoriques, ainsi que l'observe saint Augustin contre le donatiste Vincent. Rien cependant ne sera perdu de l'Écriture sainte, car rien de nécessaire à la foi n'est contenu dans le sens spirituel sans que l'Écriture nous le livre clairement ailleurs, par le sens littéral.

✿ *Solution 2.* Trois des sens énumérés ici par saint Augustin se rapportent au seul sens littéral: l'histoire, l'étiologie et l'analogie. Il y a histoire, explique saint Augustin, lorsqu'une chose est exposée pour elle-même. Il y a étiologie quand la cause de ce dont on parle est indiquée: ainsi lorsque le Seigneur explique pourquoi Moïse donna licence aux Juifs de répudier leurs épouses, c'est-à-dire en raison de la dureté de leur cœur (Matth. XIX, 8). Il y a analogie enfin quand on fait voir que la vérité d'un passage de l'Écriture n'est pas opposée à la vérité d'un autre passage. Reste l'allégorie qui, à elle seule, dans l'énumération de saint Augustin, tient la place des trois sens spirituels. Hugues de Saint-Victor range lui aussi le sens anagogique sous le sens allégorique; retenant ainsi, dans son troisième livre des Sentences, trois sens seulement: le sens historique, le sens allégorique et le sens tropologique.

✿ *Solution 3.* Le sens parabolique est inclus dans le sens littéral; car par les mots on peut signifier quelque chose au sens propre, et quelque chose au sens figuré; et, dans ce cas, le sens littéral ne désigne pas la figure elle-même, mais ce qu'elle représente. Quand, en effet, l'Écriture parle du bras de Dieu, le sens littéral n'est pas qu'il y ait en Dieu un bras corporel, mais ce qui est signifié par ce membre, à savoir une puissance active. Cela montre bien que, dans le sens littéral de l'Écriture, il ne peut jamais y avoir de fausseté.